

GUÉRET, 5 SEPTEMBRE

# Toujours tenir

Au moment où nous écrivons, l'armée française tient en respect les forces ennemies dans les Vosges et sur la Meuse. Mais au nord, à l'extrémité de notre aile gauche, les Allemands ont continué de développer un mouvement débordant qui a conduit des partis de uhlans jusqu'aux portes de Compiègne.

Et puis ?

Et puis, il n'y a pas lieu de se lamenter, ni de désespérer ; car fussent-ils non aux portes de Compiègne, mais à celles de Paris, fussent-ils même dans la capitale, que nous aurions encore plus de chances qu'eux d'obtenir la victoire définitive.

Oui, mais à une condition, c'est que l'opinion française restera calme, c'est que notre ténacité demeurera inébranlable.

Les Allemands escomptent notre nervosité, notre faiblesse. Disons le mot : ils espèrent que nous serons lâches. C'est pour cela que, par un mouvement plein de risques pour eux, ils n'hésitent pas à précipiter tout ce qu'ils peuvent de troupes vers Paris. Ils se figurent que s'ils arrivaient seulement devant ses forts et s'ils réussissaient à en réduire un au silence, la France se sentirait vaincue.

Non, la France se sentirait prête à redoubler de sacrifices, pour arrêter et enfin refouler la horde barbare ; car elle sait que, pour les réduire à merci, elle n'a besoin que de tenir toujours, jusqu'au bout, sans hésitation, sans défaillances.

Ceux qui disent que la situation actuelle ressemble à celle de 1870 sont des fous et des pleutres, à moins qu'ils ne soient des coquins ; car les officiers d'espionnage que possédaient les Allemands en France, avant la guerre, ont dû laisser quelque part, chez nous, des agences souterraines chargées de répandre les fausses nouvelles et de démoraliser la population. Et à ce sujet, nous ne saurions trop mettre en garde nos concitoyens contre les informations fantaisistes que lancent certains organes. Ces informations, dangereuses quand elles propagent des faits alarmants, ne le sont pas moins quand elles annoncent des succès impossibles.

Ainsi, des journaux de Paris ont publié à plusieurs reprises, en caractères énormes, que les Russes étaient à quelques journées de Berlin. Or, les Russes ont envahi la Prusse orientale, ils y ont battu les Allemands, et ils poursuivent leurs succès ; mais ils sont loin de Berlin, et on peut être sûr qu'ils ne l'atteindront pas sans résistance.

Ainsi, des journaux de Paris ont publié à plusieurs reprises, en caractères énormes, que les Russes étaient à quelques journées de Berlin. Or, les Russes ont envahi la Prusse orientale, ils y ont battu les Allemands, et ils poursuivent leurs succès ; mais ils sont loin de Berlin, et on peut être sûr qu'ils ne l'atteindront pas sans résistance.

Il vaut mieux se passer de bonnes nouvelles que d'en recevoir ainsi de fausses, qui n'aboutissent bientôt qu'à semer la déception, la défiance et le découragement.

Nous disions que nous sommes loin des mauvais jours de 1870. Cela est indiscutable. En 1870, quand les Prussiens ont paru devant Paris, nous n'avions plus d'armées. Sur les deux que nous possédions, l'une avait été faite prisonnière à Sedan, l'autre était bloquée dans Metz, où la trahison devait bientôt la livrer à l'ennemi.

Aujourd'hui, malgré des revers partiels, nous avons une armée puissante, qui demeure intacte et qui dispute le terrain pied à pied.

En 1870, la France était seule et isolée. Aujourd'hui, elle a pour alliées deux grandes puissances, l'Angleterre et la Russie, qui ont lié leur sort au sien.

Enfin, en 1870, les fautes de l'Empire avaient jeté la France dans les troubles d'une révolution, tandis qu'aujourd'hui, nous assistons à la réconciliation de tous les partis politiques, qui ne forment plus qu'un seul parti : celui de la défense nationale.

Et avec tant d'admirables ressources, nous n'aurions pas confiance ? Il faudrait en effet que nous fussions des pleutres.

Quoi que s'imaginent les Allemands, les Français n'en sont pas.

**JEAN CREUSOIS.**